

Auprès du lit de l'Empereur, l'oiseau artificiel eut sa place d'honneur sur un coussin de soie ; autour de lui étaient disposés une foule de cadeaux en or et en pierreries. Il portait à présent le titre de : " Grand-Chanteur de la table de nuit impériale ", classé numéro un du premier rang à gauche, côté que l'Empereur estimait le plus important, vu la place du cœur ; car le cœur se trouve à gauche, même chez un Empereur. Et le chef d'orchestre composa sur l'oiseau artificiel vingt-cinq volumes filandreux et savants, hérissés des mots chinois les plus difficiles ; tout le monde prétendait les avoir lus et compris, pour ne pas s'exposer à être rangé parmi les sots et à se faire tapoter sur le ventre.

Les choses restèrent telles pendant toute une année.

L'Empereur, la Cour et tout le reste des Chinois savaient par cœur chaque petit glouglou de l'oiseau artificiel, ils suivaient son chant sans peine, et c'était justement ce qui en faisait le charme. Du dernier gavroche de la rue jusqu'à l'Empereur, tout le monde chantait : " Zi, zi, glou, glou, glou ! " C'était on ne peut plus amusant !

Mais un soir que l'oiseau chantait de son mieux et que l'Empereur l'écoutait dans son lit, on entendit tout à coup quelque chose qui fit " crac " dans l'oiseau ; toutes les roues prirent le galop et la musique s'arrêta net.

L'Empereur sauta de son lit et fit appeler le médecin ordinaire, mais qu'y pouvait-il ? Ensuite on fit venir l'horloger, qui réussit en effet, après des bavardages sans fin et un examen des plus minutieux, à réparer l'oiseau tant bien que mal ; seulement il déclara qu'il fallait beaucoup le ménager, parce que les ressorts étaient usés et impossibles à remplacer. Quelle désolation ! On n'osait faire chanter l'oiseau artificiel, qu'une seule fois par an, et cette fois même était presque de trop.

A chacune de ces solennités, le chef d'orchestre faisait un petit discours, rempli de mots archi-difficiles, pour démontrer que le chant était aussi parfait qu'auparavant.

Cinq années s'étaient écoulées, lorsque tout le pays fut plongé dans un deuil profond.

L'Empereur, qui était très aimé de son peuple, tomba si malade qu'on le crut près de mourir. Déjà en avait désigné son successeur, et le peuple se rassemblait devant le château, en

demandant au chambellan des nouvelles de l'Empereur.

" Peuh ! fit le chambellan, en secouant la tête.

L'Empereur, pâle et glacé, était étendu dans son lit magnifique ; toute la Cour le croyait mort et s'empressait d'aller saluer le nouvel Empereur. Les valets de pied couraient colporter la nouvelle et les femmes de chambre donnèrent un thé. On avait posé des tapis dans tous les corridors et dans toutes les salles pour étouffer le bruit des pas. Un profond silence régnait dans tout le palais.

Or, l'Empereur n'était pas mort. Pâle et froid, il reposait dans son grand lit aux rideaux de velours, ornés de glands d'or ; à travers une fenêtre ouverte, la lune éclairait de ses rayons l'Empereur et l'oiseau artificiel.

Le pauvre Empereur pouvait à peine respirer, quelque chose lui oppressait la poitrine ; il ouvrit les yeux et vit que c'était la Mort. Elle s'était mise la couronne impériale sur la tête ; d'une main, elle tenait le sabre d'or et de l'autre, le beau drapeau. Tout autour, dans les plis des grands rideaux de velours, il aperçut des têtes bizarres, quelques-unes effroyables, d'autres douces et charmantes. C'étaient toutes les mauvaises et toutes les bonnes actions de l'Empereur, qui venaient assister à son agonie.

" Te souviens-tu de ceci ? Tu souviens-tu de cela ? " disaient-elles tout bas, l'une après l'autre, et elles lui racontaient tant de choses qu'une sueur froide lui mouillait le front.

" Je ne m'en suis jamais rendu compte ", dit l'Empereur. " De la musique ! De la musique ! Qu'on apporte la grosse caisse chinoise, pour que je n'entende plus tout ce qu'elles disent. " Et les têtes continuaient à parler, et à tout ce qu'elles disaient, la Mort faisait un hochement de tête, à la manière des Chinois.

" De la musique, de la musique ! " cria l'Empereur. " Chante, petit oiseau bien-aimé, chante ! Je t'ai donné de l'or et des bijoux, je t'ai mis ma pantoufle d'or autour du cou, chante, mais chante donc ! "

Mais l'oiseau restait muet, personne n'étant là pour le remonter. Cependant, la Mort regardait toujours l'Empereur de ses grandes orbites vides. Le silence se fit de plus en plus effrayant. Tout-à-coup, près de la fenêtre, un chant ravissant se fit entendre : c'était le petit rossignol véritable qui, apprenant la maladie de l'Empe-